

La signature du deuil et les seuils du (para)texte : seu(i)l contre Seuil(s)

Jean-Marc Lemelin

Numéro 23, avril 1989

Lisière du livre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025523ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025523ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemelin, J.-M. (1989). La signature du deuil et les seuils du (para)texte : seu(i)l contre Seuil(s). *Urgences*, (23), 134–138. <https://doi.org/10.7202/025523ar>

Point final

JEAN-MARC LEMELIN

La signature du deuil et les seuils du (para)texte: seu(i)l contre Seuil(s)

Il n'y a pas plus de «paratexte» que de «métatexte», ou'il n'y en a que s'il y a **clôture** du texte par le livre; or, l'**objet-livre** est irréductible à un système d'écriture, serait-il généralisé ou tout autrement rédactionnel et éditorial. La **finitude** est ailleurs, en ceci qu'elle a quelque chose d'indécidable et n'est pas de l'ordre d'un **corpus**, c'est-à-dire d'une décision, d'un choix, d'une sélection, d'un répertoire, d'un palmarès, d'un panthéon.

Le texte et l'archi-texte

Du texte, il y a. Du texte, il n'y a jamais que des bords, des bordures, des frontières, des cadres, des gonds, des rubans ou des (doubles) bandes: des «parergons» sans parangons. Le texte n'est pas littéral et il est encore plus littoral que latéral. Le texte **n'a pas** de limites; il **est** limites, points-limites — points de limite et point de limites. Ces **points de contact** sont topiques; ce sont des «lieux transcendantsaux». La **topique éditoriale** — ainsi nommée et montrée bien avant qu'il ne soit question de «paratexte», de «péritexte» ou d'«épitexte» — n'a de pertinence, d'intérêt et d'importance qu'en rapport avec la **topique rédactionnelle**, c'est-à-dire avec la texture ou le tissu du texte, son armure en même temps que son armature, son ouverture et sa fermeture, son architecture ou son architexture. La topique éditoriale est variable d'une version (d'un ouvrage) à l'autre, d'une édition (d'oeuvre) à l'autre, d'une collection à l'autre, d'un étalage à l'autre, d'un espace à l'autre et d'un temps à l'autre: la **punctuation** — l'espacement de la spatialisation — est cette variabilité qui fait que tout texte est déjà «édition critique» mais surtout critique de l'édition, état toujours critique de l'édition (comme édition)...

Il n'y a pas d'«intertexte» ou d'«intertextualité»; il n'y a que la **textualité**, mais elle n'est pas d'essence textuelle, comme le langage n'est pas d'essence linguistique: elle est archi-textuelle. L'**archi-texte** (avec un trait d'union) est le procès de lecture par lequel il y a **contact** avec l'écriture; (con)tact qui est tradition et traduction, donc aussi trahison, surtout dans la plus fidèle des interprétations (bibliographiques, philologiques, génétiques, exégétiques, herméneutiques, historiques, etc.). **Lire, c'est lier**; cette liaison — due au

contact — est l'**oralisation** — et l'«auralisation» — de l'écriture. Et pour une esthétique transcendante — qui ne se confond pas avec l'esthétique (littéraire), la dialectique (oratoire), la rhétorique ou la poétique —, là est la seule possibilité du **style**, ou plutôt sa passibilité, sa compassibilité, sa passivité, voire sa patience jusque dans la «compulsion d'aveu» comme «mode d'accès à la jouissance»: (com)passion. Éthique sans morale, sans autre moralité et modalité que l'**oralité**, que l'oralité du temps: temporalité, temporalisation, temporisation — nodalité (personnelle et passionnelle, thymique et climatique) de la **deixis**, dont le contact est la schématisation, le pivot ou la charnière. Il n'y a d'**ethos** qui tienne que fondé dans le **pathos**, celui-ci serait-il ennui ou même paresse, fatigue du subir et du pâtir (avant le régir et l'agir, le faillir ou le réagir).

Liaison et contact, la **lecture** est ce par quoi il y a style et puis **écriture** (littéraire, artistique), ce par quoi il y a **littérature**; elle est ce par quoi il y a **constitution** de l'**institution** — le corps-texte — comme **religion**, celle-ci étant entendue comme Livre et Texte, comme credo et cogito, comme croyance et confiance, comme liturgie et fiducie: comme **dulie**, c'est-à-dire comme communauté de la servitude et servitude de la communauté — désir de servage et servage du désir; ce n'est pas la religion qui est **névrose** (obsessionnelle) mais bien la névrose — l'institution de l'obsession ou l'obsession de l'institution: la Loi — qui est religion... Prise de contact et mise en contact il y a par le récit constitutionnel qu'est l'**architexte** (sans trait d'union): il n'y a pas de texte sans **récit** (qui est irréductible au discours et à l'histoire, au sujet et à la fable, à la narration et à la fiction), sans parcours de la signification, autrement dit sans **grammaire** (sémio-narrative et discursive), la narratologie — contrairement à la sémiotique — n'étant jamais que discursive, que superficielle et artificielle (ou artificieuse), qu'à la surface (phénotextuelle) de la performance ou qu'au delà de la **narrativité**.

Mais en deçà du **parcours génératif de la signification**, il y a le **cours génitif du sens**; cours qui est davantage germinatif — radical et radican — que génératif: préhension et prédation d'avant toute génération et régénération, (at)traction et (ré)pulsion ou palp(it)ation et reptation du sens; «courant de conscience» qui est la définition même du contact de l'inconscient, (con)science du courant, recours et secours du contact — dans l'extrême et la suprême **intransitivité** du langage, dans cette **incommunication** qui est le prix à payer par la transitivité de la communication. Mais il n'y a pas de (double) génitivité sans «générosité», sans don, sans

donation — serait-ce en italiques, entre guillemets, entre parenthèses ou entre tirets...

Le titre et le nom propre

Ce qui échappe à la grammaire de la compétence et à la compétence de la grammaire, à la sémiotique de la langue et du discours, c'est l'**incompétence** de la **parole**, c'est l'oralité de la narrativité: la narrativité sans narration — le **rythme** de la voix et la voie du rythme. Des **topiques** (éditoriale et rédactionnelle) de la **scripture du regard**, débordent — en volume ou en profondeur, vers le (pro)fond, vers l'abîme, vers l'infime et l'ultime fond(s), vers le sans-fond ou le non-fond(ement) et sa mise en abyme du sublime le plus intime — les **tropiques** (titrologique et onomastique) de l'**orature de la voix**.

Alors que le regard (topique) perçoit et conçoit le **phéno-texte** (c'est-à-dire la signification de la grammaire), qu'il maîtrise par et dans l'**espace** du (sa)voir, de la vue, de la **vision** du visible et du lisible, la voix (tropique) est la saisie du **géno-texte** (c'est-à-dire de la signature du sens) et donc de ce qui échappe — ce qui ne (se) passe pas — à la saillie du regard; c'est la **visée** de la seule écoute, de l'audible et du tangible; c'est l'**affect** comme rythme du contact et le rythme comme aspect du **temps**. Alors que le phéno-texte est la **saillance** du regard, le géno-texte est la **prégnance** de la voix. Plus que du regard narratorial (et ses manipulations, manigances, manoeuvres ou maniements) et que de la voix narratrice (et narratologique), c'est de la seule voix narrative (et narrative) dont il est question ici; voix qui est à la fois récit et rythme, prose et vers, manière et matière ou manie et main du style (dont l'expression n'est jamais que le matériel ou le matériau).

La **tropique titrelogique** — le titre comme nom propre du texte et toutes les autres sortes de titres (page de titre, faux-titre, surtitre, sous-titre, inter-titres, titre courant, etc.) du co(n)texte — et la **tropique onomastique** — le(s) nom(s) propre(s) comme titre(s), titrier, titulature et autres intitulés — court-circuitent ou télescopent la nomination et la monstration, la verbalisation et l'adverbalisation, la modalisation et l'aspectualisation, la modélisation et la modulation, l'anaphorisation et la déictisation. Des catégories (grammaticales) de la langue ou des parties (morphologiques) du discours aux plus simples **particules** (morphiques ou amorphes) de la parole (parlée ou écrite, verbale ou non), il y a déclinaison de l'identité — d'une identité sans identification, d'une

identité non identique (dans son indifférence) — du **nom propre sans porteur**, non pas surtout du nom propre d'une personne ou d'un personnage mais du nom propre qui n'est pas celui de la personne; et ce, par indexicalisation, par la **phorisation** (euphorique, dysphorique ou aphorique, eurythmique ou euphémique, phatique ou emphatique, pathique, empathique ou apathique): par l'investissement thymique et proprioceptif des indices et des anaphores et ainsi par ces autres **index** que sont les **déictiques** (irréductibles aux embrayeurs que sont les pronoms personnels, les pro-noms de la personne, les pré-noms du nom propre). Le nom propre (sans porteur), c'est la **signature** — l'oralité (génitive et non génitale ou génitrice) — du sens, celui-ci serait-il inaudible et intangible.

Topique et tropique, (s)trophique, la signature est la **morphie** — et l'amorphie — du sens: ce qui ne va pas sans **polymorphie**, sans une polymorphie radicale et fondamentale, dont dérivent l'isomorphie ou l'anthropomorphie de toutes les morphologies (topologiques ou autres) et de toutes les anthropologies (psychologiques ou sociologiques), sans parler des métamorphoses et de leurs métaphores. La signature est **(a)(na)phorie**, **(a)pathie**, **thymie**: humeur et rumeur de l'âme, qui est **passion**, elle-même disponibilité, dis-position **de** et **à l'imagination**. Au commencement, était la passion; et puis, la passion — l'âme — s'est faite chair; ensuite, il y a (eu) le verbe, le **logos**: l'action (esthétique-technique) de la raison et la raison (métaphysique) de l'action; et enfin, la religion: le juridico-religieux (qui est l'essence institutive de l'institutionnel), le religico-cathartique, l'esthétique-juridique, le juridico-littéraire... L'imagination est le **coeur** de l'âme, dont l'imaginaire est la **chair(e)**, le corps de (la) chair et la chaire du corps (et donc de l'institution comme corps-texte ou religion). C'est là qu'il y a finitude et qu'il n'y a plus autorité (éditoriale, auctoriale, narratoire, actoriale). La signature n'est pas celle d'un auteur; elle est celle du nom propre, c'est-à-dire du sens: sign(ifi)er sans signifié...

C'est ainsi que la sémiologie générale est débordée ou défoncée (et dévorée) par une sémiotique fondamentale et la narratologie, par une **narratique** et une **rythmique** de la vie et de la mort, ou plutôt du **né-mort**: jde la finitude et de la solitude, de l'angoisse et de l'agonie, de l'exil, de l'**ex-il** du **je qui n'est pas moi**, du sujet qui ne se définit pas par la subjectivité et encore moins par l'inter-subjectivité, qui est sujet **à** — pure **subjectivité** — avant d'être sujet **de**, sujet à la passion (agonistique) du récit (archi-textuel ou arché-textuel: architextuel ou «textuel» qu'en tant que géno-textuel) bien avant d'être sujet du récit (poétique ou autrement rhétorique et

dialectique) de la passion (littéraire). Du «sujet de la fable», il faut faire son deuil... Cette **agonistique** (plus agonique qu'antagonique: agonale) de la passion est le **climat** (contactuel: «mystique» ou «anthropique» et plus magique et ludique que mythique) de la **schématique** de l'imagination; c'est là la **magie** du schéma, la signature — le monogramme — du diagramme sans programme. Et cette **(dia)grammatique** de la (re)présentation **imagine** — affaire de kinesthèses, de phatèses plus que de phatèmes, de pathèses plus que de pathèmes — bien autre chose que des images et des figures, que des thèmes et des thèses, que des formes et des symboles... En ces chaînes ou ces tresses de noeuds, en ces «quartes» et ces «quadrans» schématiques, il arrive que, dans la fantaisie ou l'imagerie de la rêverie, la grammaire narrative en quête d'un au-delà narratologique (ou autrement fantastique) limite le **phantasme** à n'être qu'un **fantasme**, à n'être qu'un fantôme parmi les fantômes — ceux de l'histoire et de la critique littéraire. Par manque d'imagination, trop de positions et d'oppositions ne favorisant point l'ap-position d'une **posture** — d'une signature:

Pour la théorie de la signature comme approche littorale des textes, voir mes articles et mes ouvrages (contenant d'autres bibliographies):

«L'institution littéraire et la signature: notes pour une taxinomie», **Voix et images**, Montréal, vol. VI, no 3, printemps 1981, p. 409-433.

«La signature de **L'Éducation sentimentale** ou La patience d'un patient», **Moebius**, Montréal, no 30 (no intitulé **Le polémique**), automne 1986, p. 63-71.

«No index?», **Moebius**, no 32, printemps 1987 (compte rendu de Gérard Genette: **Seuils**).

Le spectacle de la littérature; les aléas et les avatars de l'institution (avec Robert Giroux et collaborateurs), Montréal, Triptyque, 1984 (256 p.).

La grammaire du pouvoir / Le pouvoir de la grammaire. Ponctuations I (avec la collaboration d'O'Neil Coulombe), Montréal, Ponctuation, 1984 (180 p.).

La signature du spectacle ou De la communication. Ponctuations II, Montréal, Ponctuation, 1984 (208 p.).

La puissance du sens; pour une théorie du langage: essai de pragmatique. Ponctuations III: La signature de la contradiction ou De la ponctuation; Le pouvoir de la grammaire 3, Montréal, Ponctuation, 1985.

De la pragmatique; l'oralité et la textualité: abrégé quartographique. Ponctuation Ø, Montréal, Ponctuation, 1986 (98 p.).

Le petit principe / Le grand princeps; Le principe d'autorité: du récit. Ponctuations XXXX, Montréal, Ponctuation, 1988 (108 p.).

Signature; appellation contrôlée. À paraître.